

LA MÉDITERRANÉE COMME CONCEPT ET REPRÉSENTATION

Jean-Yves Moisseron^{*}, Manar Bayoumi^{**}

JOVEN. No hay más fuego que el mío. (La abraza.)
Porque te he esperado y ahora gano mi sueño. Y no
son sueño tus trenzas porque las haré yo mismo de tu
cabello, ni es sueño tu cintura donde canta la sangre
mía, porque es mía esta sangre, ganada lentamente
a través de una lluvia, y mío este sueño.

NOVIA. (Desasiéndose.) Déjame. Todo lo podías
haber dicho menos la palabra sueño. Aquí no se sueña.
Yo no quiero soñar... Yo estoy defendida por el tejado.

Así que pasen cinco años
Federico García Lorca

Depuis presque un demi-siècle, la Méditerranée est la référence centrale de l'action publique européenne en direction des pays riverains de la Méditerranée. On constate cependant des difficultés récurrentes de ces ambitions régionales qui sont encore accentuées par le contraste avec les progrès réalisés par la construction européenne dans la même période. Notre papier défend la thèse qu'une partie de l'échec provient précisément du choix du cadre géographique. La Méditerranée comme concept et comme représentation est à l'origine d'une partie de l'échec de l'intégration régionale euro-méditerranéenne. L'utilisation du mythe méditerranéen conduit à faire l'impasse sur les véritables dynamiques sur lesquels pourrait s'adosser la construction d'un espace commun entre l'Europe et le monde arabe.

Mots clés : Méditerranée, monde arabe, partenariat euro-méditerranéen, Union pour la Méditerranée.

Depuis presque un demi-siècle, la Méditerranée est la référence centrale de l'action publique européenne en direction des pays riverains de la Méditerranée. La Politique méditerranéenne renforcée, le processus de Barcelone, la Politique

* IRD, UMR « Développement et sociétés », moisseron.jean_yves@club-internet.fr

** Université du Caire, manar_bayoumi@hotmail.com

de voisinage, puis plus récemment l'Union pour la Méditerranée, utilisent un cadre géographique qui se pose comme allant de soi : la Méditerranée.

Ces ambitions régionales s'expliquent par la volonté de l'Union européenne et de ses membres de s'affirmer comme puissance mondiale face aux ensembles américain et asiatique. Elles rencontrent cependant des difficultés récurrentes accentuées encore par le contraste avec les progrès réalisés par la construction européenne dans la même période. Les révoltes et les mutations du monde arabe au début de l'année 2011 révèlent un échec de plus en plus évident. Les raisons des lenteurs de l'intégration régionale euro-méditerranéenne sont à présent bien documentées et nous n'y reviendrons pas dans cet essai. L'hypothèse que nous examinons est qu'une partie de l'échec provient précisément du choix du cadre géographique. La question que nous voulons aborder est la suivante : la Méditerranée, comme concept et comme représentation construite par le Nord, n'est-elle pas à l'origine d'une partie de l'échec de l'intégration régionale euro-méditerranéenne ? La Méditerranée, qui se donne comme un cadre allant de soi pour penser l'action, n'est-elle pas un voile qui empêche d'aborder les défis de la zone de façon réaliste et opératoire ? Plus précisément encore, l'utilisation du mythe méditerranéen ne conduit-elle pas à faire l'impasse sur les véritables dynamiques sur lesquelles pourrait s'adosser la construction d'un espace commun entre l'Europe et le monde arabe ?

Comme l'écrit Jean-Robert Henry, « ce mythe a besoin d'être remis à sa juste place et partiellement déconstruit si on ne veut pas tomber dans les pièges d'une Méditerranée virtuelle et d'un discours essentialiste qui risquent d'obscurcir la lecture des enjeux méditerranéens actuels » (Henry, 2008, p. 11).

LA MÉDITERRANÉE COMME CENTRE DU MONDE : HISTOIRE D'UN CONCEPT

L'un des paradigmes ou faisceaux de représentations concernant la Méditerranée, et qui s'exprime de manière plus ou moins consciente dans les discours sur la Méditerranée lorsqu'ils servent des politiques publiques au nord, est relatif à l'idée d'unité. La Méditerranée serait, par la force de sa vertu propre, un élément de cohésion, un « personnage » unificateur capable, non seulement, de transcender les différences entre les habitants de ses rives mais d'offrir une matrice marquant les civilisations. Sans aller aussi loin, Yves Lacoste justifie le choix du singulier dans le titre de son livre *Géopolitique de la Méditerranée* (et non géopolitiques), en raison de l'existence d'un « modèle Méditerranéen » qui incite à « raisonner globalement » (Lacoste, 2006, p. 9).

Cette idée de centre est l'aboutissement de deux conceptions historiques antérieures : la *Mare Nostrum*, qui exprime l'idée d'une mer au milieu des terres

connues, et la Méditerranée comme espace transitionnel qui émerge après la découverte du nouveau monde et qui s'affirme au début du XIX^e siècle. Ce n'est que très tardivement que la dernière conception que l'on pourrait qualifier de « matricielle » s'impose et s'articule avec le projet colonial européen.

La mer au milieu des terres : la *Mare Nostrum*

La référence à la *Mare Nostrum* laisse imaginer un monde paisible où la Méditerranée était au centre d'un espace pacifié et relativement homogène où dominait une civilisation commune. En réalité, *Mare Nostrum* est un cri de victoire. Celui de Rome triomphant de trois guerres puniques après avoir frôlé le désastre devant les troupes d'Hannibal Barca. Pendant plus d'un siècle, de 264 à 146 av. J.-C., la Méditerranée est un champ de bataille gigantesque entre les deux grandes puissances méditerranéennes. La violence est telle qu'il faudra envisager une forme de solution radicale qui indique l'intensité du ressentiment : la destruction totale de la ville de Carthage. La *Mare Nostrum*, « notre mer », s'affirme sur les ruines encore fumantes de la division violente.

Il faudra un temps très long pour que la Méditerranée devienne une mer paisible et tout à fait romaine. La piraterie connaît un essor important au II^e siècle av. J.-C. du fait du développement du commerce d'esclaves (Carpentier, Lebrun, 1998, p. 12). Ce n'est qu'en 68/67 av. J.-C. que les campagnes de Pompée nettoient la Méditerranée pour plusieurs siècles.

Ce n'est que très progressivement que se constituent des éléments d'unité dans les modes de vie autour de la Méditerranée avec une civilisation romaine, urbaine, avec ses institutions, ses monuments spécifiques, un réseau de routes entre les grands centres qui prolongent les communications maritimes, sa monnaie, son unification religieuse et linguistique, et enfin l'organisation impériale. Mais cette uniformisation ou ce sentiment de « monde connu », de « monde commun » qui ne peut que frapper les voyageurs du XIX^e et du XX^e siècle, dissimule des éléments de fragmentation tout aussi forts. Les indigènes expriment une forte résistance, conservent leurs langues et leurs pratiques sociales. La rhétorique barbares / civilisés reste fondatrice du discours sur la *Mare Nostrum*. L'histoire, comme souvent, est celle écrite par les vainqueurs, ce qui donne une fausse impression d'unité.

Dans sa *Géographie*, Strabon évoque la *Mare Nostrum* pour affirmer la supériorité de la civilisation romaine (Lasserre, 1967, p. 13). Écrivant au tout début de notre ère, ses origines grecques et son installation à Rome lui rendent sensible l'idée d'une supériorité de la civilisation romaine. C'est d'ailleurs pour cette raison qu'il commence son tour du monde de la géographie par la mer Méditerranée (Carpentier, Lebrun, 1998, p. 119) qui apparaît comme le centre.

L'expression « notre mer » signifie aussi une opposition qui reste bien plus importante pour les géographes jusqu'à la découverte de l'Amérique, à savoir,

l'opposition entre le monde connu et le monde inconnu. Elle est avant tout la mer du monde connu qui s'oppose à la mer extérieure, à savoir l'Océan, qui reste encore inconnu. Les géographes arabes reprendront plus tard la même distinction en opposant à la mer du Levant (*bahr el-shâm*) la mer englobante (*bahr el-muhît*).

L'histoire des mots révèle l'évolution des conceptions et des représentations. Celle des mots relatifs à la Méditerranée est particulièrement intéressante en Français mais aussi dans les autres langues européennes. Pour les langues européennes, le terme latin, *mediterraneus*, s'est imposé pour désigner une mer au milieu des terres. En français, l'usage de l'adjectif s'affirme et prend même des formes diverses. Il est par exemple question de la mer Méditerranée au XIV^e siècle mais le latin a aussi donné, en ancien et moyen français, mer moiterienne au XIII^e siècle et mer Miterraine. Cet usage de l'adjectif perdure jusqu'au début du XIX^e siècle. Les géographes débattent de l'origine de la formation physique des mers intérieures dont les mers méditerranées sont des exemples (Desmarest, 1811, p. 17).

La Méditerranée comme espace transitionnel

La conception d'une « mer au milieu des terres » fonctionne jusqu'à la découverte des Amériques. Mais ensuite, à mesure que le commerce maritime avec les Indes occidentales et les Indes orientales s'intensifie au long du XVI^e et du XVII^e siècle, les échanges internationaux et le commerce au long cours ne passent plus principalement par la Méditerranée. Le monde change radicalement d'échelle. La découverte du monde inconnu se traduit donc par une étrange régression de l'idée d'une *Mare Nostrum*. Elle cesse d'être le nœud essentiel des communications maritimes. Elle n'est plus le passage obligé des richesses. Elle cesse d'être un espace d'échange important face aux grandes routes du commerce international. L'essor du capitalisme se fait encore avec elle dans un premier temps, mais aussi très largement en dehors d'elle. Si Gênes peut se prévaloir d'être une puissance mondiale jusqu'au début du XVII^e siècle, elle est supplantée par Amsterdam, puis Londres. Ensuite, la Méditerranée ne sera plus jamais le lieu principal du développement de l'économie-monde.

Dans cette période de changement, la Méditerranée devient une mer parmi d'autres, pas nécessairement la plus importante, c'est pourquoi, il est nécessaire de la singulariser. Elle est définie comme un espace transitionnel entre plusieurs mondes, l'Asie, l'Afrique, l'Europe. Elle acquiert aussi un nom spécifique. Le mot Méditerranée subit une première métamorphose qui devient manifeste dans l'usage courant en devenant un nom propre. La mer Méditerranée trouve une désignation spécifique qui tire à elle la signification originelle de « mer entre les terres ». Le processus est tel que désigner aujourd'hui une autre « mer entre les terres » comme une mer Méditerranée choquera certainement le sens commun. L'exportation du concept de Méditerranée à d'autres espaces maritimes fait l'objet de discussions parmi les géographes contemporains et se révèle assez peu

pertinente (Arrault, 2006, p. 18). S'il est possible de trouver des usages de la Méditerranée comme nom propre dès le XVI^e siècle (Rabelais, 1534, p. 19), il faut attendre le XVIII^e siècle pour que l'usage se répande tout à fait.

Si la Méditerranée devient un nom propre, les besoins de la langue lui font subir une deuxième métamorphose : il faut inventer un nouvel adjectif pour désigner ce qui est relatif à la Méditerranée comme nom propre. C'est fait au XIX^e siècle avec l'apparition de l'adjectif « méditerranéen ». Malte-Brun parle de « végétation méditerranéenne » en ajoutant : « si l'on peut risquer cette expression » (cité par Deprest, 2002, p. 77). J.-B. Bory de Saint-Vincent prend exactement la même précaution d'usage. Il écrit : « Tout avait autour de moi un aspect où n'existait presque plus rien de celui que présentent les autres parties, même tempérées, de la France. C'était celui que l'on peut appeler méditerranéen, mais renforcé, s'il est permis d'employer cette expression » (Drouin, 1998, p. 156). C'est dire que le mot « méditerranéen » n'avait pas encore l'autorité d'un usage établi au début du XIX^e siècle. D'après J.-M. Drouin, le mot méditerranéen apparaît probablement pour la première fois sous la plume du botaniste A. P. de Candolle en 1809, mais il ne semble s'imposer que très lentement par la suite (Drouin, 1998, p. 153). Il faut prendre des précautions dans l'usage des mots car la réalité d'une Méditerranée allant de soi n'est pas encore établie.

On peut suivre la trace de cette construction dans les livres de géographie et dans la place que la Méditerranée y tient. Dans un premier temps, la Méditerranée est conçue comme un « ailleurs » et comme un monde d'altérité. Si l'expédition de Bonaparte s'entoure d'un tel aréopage de savants, c'est avant tout pour identifier ce que l'on ne connaît pas, ce qui est étranger. La Méditerranée est perçue comme la porte de l'Orient qui fait l'objet aussi d'une représentation construite, comme l'a montré Edward Saïd (Saïd, 1980, p. 14). La Méditerranée, pour la France à partir du XIX^e siècle, est la mer qui conduit vers l'Orient mais il s'agit d'une mer hostile, aux mains de l'ennemi héréditaire, le Royaume-Uni, dont il faudra déjouer les plans.

Pour Malte-Brun, qui publie sa « géographie Universelle » au début du XIX^e siècle, la Méditerranée n'a pas de pertinence particulière. Elle est une mer européenne parmi d'autres. Elle est décrite conformément aux siècles de géographie qui précèdent, à savoir comme une mer qui sépare et qui isole l'Afrique et l'Europe. Les botanistes, dont on a déjà souligné la déception de découvrir sur l'autre rive des espèces déjà connues, commencent à concevoir une « région méditerranéenne », mais qui est pensée tout au plus comme une interface. Le thème historique de la séparation domine toujours et est profondément enraciné. On s'étonne par exemple qu'il y ait de la vigne en Barbarie, « malgré une religion ennemie de Bacchus » (Malte-Brun, 1854, p. 290).

Bonaparte veut avant tout contrôler une route plutôt qu'un territoire. Le premier projet colonial en Méditerranée s'explique d'abord par une lutte contre

la puissance dominante de l'époque. C'est faute de pouvoir envahir tout de suite l'Angleterre que Bonaparte se tourne vers l'Égypte. L'Égypte est perçue comme la clé de la route de l'Inde.

Penser l'unité de la Méditerranée n'a donc aucun sens à ce moment. Les réactions des botanistes de l'expédition de Bonaparte sont très révélatrices. Ils seront d'ailleurs terriblement déçus. À la recherche d'un « ailleurs », ils ne rencontreront pas cette altérité dans la flore. Beaucoup de plantes sont communes aux deux rives et sont déjà connues. La vigne, les agrumes, les figues, les oliviers rencontrés ne laissent pas trop de place à des plantes nouvelles ou à des espèces bizarres qui alimenteraient une soif d'exotisme et d'orientalisme, qui éventuellement permettraient aux savants botanistes d'adosser leur patronyme à des plantes nouvelles et de participer ainsi au formidable effort de classification de l'époque. La faune découverte dans ce proche Orient est familière et, donc, décevante.

« La déception manifeste des botanistes est révélatrice. (...) c'est là un constat négatif, qui marque chez eux la frustration d'une découverte manquée mais ne suscite point de curiosité pour les correspondances et les affinités ainsi apparues » (Bourguet, Lepetit, Nordman, Sinarellis, 1998, p. 2).

Mais le paradoxe est que cette proximité, même quand elle pourrait justifier pleinement l'idée d'une unité de la Méditerranée, n'est nullement utilisée pour cette thèse. Même quand elle saute aux yeux, l'unité de la Méditerranée, du point de vue de la flore, n'est pas même repérée. La Méditerranée constitue tout au plus un espace transitionnel entre deux grandes zones que l'on appellerait la zone tempérée et la zone aride du désert, mais pas du tout une unité.

Une lecture rapide des saint-simoniens pourrait conduire à contester ce point. Dès les années 1830, les saint-simoniens évoquèrent ce qu'ils appelaient le « système Méditerranéen » (Chevalier, 2006, p. 15). Une citation, souvent reprise d'un article de Michel Chevalier semble indiquer que l'idée de l'unité de la Méditerranée était déjà un thème familier. « La Méditerranée va devenir le lit nuptial de l'Orient et de l'Occident » (*idem*, p. 15)¹.

Mais il est nécessaire de revenir aux textes même. À la lecture du projet saint-simonien dans son ensemble, il ne s'agit pas de trouver dans la Méditerranée le principe d'unification qui réunirait les peuples de la Méditerranée.

La Méditerranée est, au contraire, longuement décrite comme l'arène d'innombrables conflits, même si les conflits évoqués relèvent davantage d'une historiographie mythique que des faits d'actualité. « Et maintenant fixons nos

1. On ne peut manquer de rapprocher cette citation d'un extrait du discours de Nicolas Sarkozy après le second tour de l'élection présidentielle de 2007 : « Je veux lancer un appel à tous les peuples de la Méditerranée pour leur dire que c'est en Méditerranée que tout se joue, et que nous devons surmonter toutes les haines pour laisser la place à un grand rêve de paix et de civilisation. Je veux leur dire que le temps est venu de bâtir ensemble une Union méditerranéenne qui sera un trait d'union entre l'Europe et l'Afrique ».

regards sur la Méditerranée. Ce sont les fertiles pays qui bordent cette nappe magnifique, qui ont été les champs de bataille de l'Orient contre l'Occident » (*ibid.*, p. 17).

Le souci essentiel des saint-simoniens demeure la constitution d'une « association universelle » pacifique, conforme à un projet socialisant qui réunirait tous les peuples de la terre sur la base de la diffusion des nouvelles technologies de l'époque, à savoir le chemin de fer. Ce projet utopique articule la paix universelle avec l'interdépendance qu'induit le commerce ainsi que la réduction des distances que créeront les nouvelles technologies. Ce rêve saint-simonien perdure au cours des siècles. L'idée de commencer à unir les peuples autour d'un projet économique pour parvenir à un destin politique a été au cœur de la construction de l'Union européenne. Cette thématique est présente par exemple dans le projet d'un plan solaire Méditerranéen, issu de l'Union pour la Méditerranée. « L'industrie est éminemment pacifique. Instinctivement, elle repousse la guerre. Ce qui crée ne peut se concilier avec ce qui tue » (*ibid.*, p. 117).

La place des chemins de fer est centrale dans l'analyse de Michel Chevalier. Les vues développées sont pénétrantes au regard des réalisations ferroviaires des 150 années suivantes. Sous la plume de l'auteur, en 1832, on croit voir se dessiner les lignes qui seront construites seulement au ^{xx}e siècle, à l'exception de la ligne nord-africaine qui reste à construire. Mais le projet de Chevalier reste continental. Il demeure d'ailleurs très paradoxal de fonder un système méditerranéen sur les chemins de fers. Cela s'explique essentiellement parce que le projet saint-simonien est avant tout mondial : il s'agit de construire une association universelle qui réunirait tous les hommes dans un système cohérent. Mais pour parvenir à cet objectif, il faut tout d'abord dépasser ce qui apparaît comme la grande césure de l'époque, à savoir l'opposition entre l'Orient et l'Occident.

Le moyen d'y parvenir sera la technologie. Mais il est clair que la Méditerranée est avant tout un espace de rencontre, un entre-deux et non pas un principe unificateur. La Méditerranée n'est qu'un premier pas vers ce que l'auteur appelle « l'association universelle ».

Il faut attendre l'apogée du projet colonial et l'ouverture du canal de Suez pour que la Méditerranée comme conception d'un centre et d'une matrice de civilisation prenne forme. C'est très clair dans la *Géographie universelle* d'Élisée Reclus parue à partir de 1879.

La Méditerranée comme matrice de civilisation et comme projet colonial

On reconnaît à Élisée Reclus la paternité de la première approche de la Méditerranée dans sa forme scientifique moderne (Reclus, 1885, p. 16). C'est ce qu'énonce Florence Deprest dans une étude pénétrante sur l'évolution des « géographies universelles » (Deprest, 2002, p. 6).

Par rapport à cette approche, Élisée Reclus change de paradigme. Florence Deprest décrit minutieusement ce changement. Cela tient d'abord à une manière particulière de « faire » de la géographie. Le temps y compte autant que l'espace. La géographie de Reclus s'accompagne d'une démarche historique. La Méditerranée est perçue comme un espace dans lequel des centres de civilisations successives se sont développés, des Égyptiens aux Romains, en passant par les Phéniciens, puis les Grecs. Partant de la rive sud, passant par la rive orientale, remontant au Nord puis vers l'occident, les centres de civilisations dessinent un cercle qui trouve son apogée en Europe et, pour tout dire, en France. Les progrès des technologies maritimes, la fin de la piraterie, la paix avec le Royaume-Uni, font de la Méditerranée un espace en voie de pacification au cours du XIX^e siècle. La Méditerranée n'engloutit plus les bateaux, elle les « porte ». Elle devient une mer porteuse de richesse, de progrès, de développement. Il suffit de filer la métaphore pour qu'elle devienne une matrice de civilisation : « un entrelacs d'îles, presqu'îles, péninsules semblables aux replis du cerveau de l'homme ». La Méditerranée devient « ce grand agent médiateur sans lequel nous tous, occidentaux, nous serions restés dans la Barbarie primitive » (Reclus, 1885, p. 33).

La Méditerranée devient bien un personnage historique, un principe créateur. Elle justifie aussi le projet colonial. Il est naturel de rendre la civilisation à ceux qui nous l'ont transmise. La civilisation doit poursuivre son voyage, et retourner au Sud pour parachever son cercle. C'est le juste retour des choses et la mission historique d'un pays comme la France est de restituer à la rive sud, la rive de la Barbarie, la civilisation qui est née chez elle².

Après Élisée Reclus, la Méditerranée est consacrée. Elle est devenue une évidence, « une machine à fabriquer des civilisations » pour reprendre le mot célèbre de Paul Valéry (Valéry, 1951, p. 317). Organisme vivant métaphorisé comme cerveau pensant, comme matrice créatrice, elle s'impose comme un mythe justifiant la colonisation.

La notion de Méditerranée apparaît donc à une époque très spécifique de l'histoire européenne, celle où se construit son projet colonial sous la forme d'une occupation des territoires et d'une phase d'exploitation des ressources. C'est aussi l'époque des grands bouleversements technologiques, des révolutions industrielles qui accompagnent l'essor du capitalisme. Si les distances se réduisent, comme l'avaient pressenti les saint-simoniens, et si cela s'affirme comme une nécessité dans le « procès de reproduction du capital », pour utiliser le vocabulaire marxiste, l'altérité doit céder la place à une proximité. Proximité

2. Cette thématique est récurrente dans les discours de Nicolas Sarkozy sur l'Union pour la Méditerranée, ce qui montre assez la continuité des perspectives des saint-simoniens : « Le rêve européen a besoin du rêve méditerranéen. Il s'est rétréci quand s'est brisé le rêve qui jeta jadis les chevaliers de toute l'Europe sur les routes de l'Orient. Le rêve qui attira vers le Sud tant d'empereurs du Saint Empire et tant de rois de France. Le rêve qui fut le rêve de Bonaparte en Égypte, de Napoléon III en Algérie, de Lyautey au Maroc. Ce rêve qui ne fut pas tant un rêve de conquête qu'un rêve de civilisation » (Montpellier, le 3 mai 2007).

des marchés et des ressources, proximité des peuples susceptibles de s'intégrer dans le fonctionnement de l'économie marchande mondialisée.

La *Mare Nostrum* qui n'était que la mer des Romains se donnera pour la mer de tous les peuples entourant la Méditerranée. Les frontières mouvantes de ce « nous » ouvriront la porte à bien des ambiguïtés. Si « nous » sommes semblables, l'action civilisatrice de l'Occident peut mieux se justifier que si l'altérité Orient-Occident est absolue. Mais en même temps, si l'Occident n'est pas différent, c'est-à-dire un peu en avance dans l'évolution historique du progrès, il n'y a pas de raison de coloniser les autres peuples, de leur apporter « la civilisation ». Le projet colonial ne pourrait plus dans ce cas se déguiser sous le masque d'un rôle historique légitime. La Méditerranée, dans les richesses de ses représentations, permet de concevoir et d'articuler les contradictions entre l'altérité et la proximité nécessaire au projet colonial.

LA MÉDITERRANÉE : HÉTÉROGÉNÉITÉ ET PERTINENCE DU CONCEPT

À cause de son histoire ancienne et conflictuelle, la Méditerranée est une représentation hétérogène et mouvante. Yves Lacoste, attaché à la multiplication des perspectives dans le raisonnement géopolitique, met en évidence la diversité des représentations en Méditerranée (Lacoste, 2006). La Méditerranée s'enrichit de significations très différentes pour les différents peuples habitants autour de la Méditerranée. Thierry Fabre et Robert Ilbert ont mené un travail d'analyse des « représentations » de la Méditerranée qui est particulièrement éclairant. Malgré les dix volumes du travail collectif qu'ils ont animé, on est encore loin d'avoir fait le tour des motifs de la Méditerranée (Fabre, Ilbert, 2000, p. 3). On ne peut ici évoquer que quelques exemples qui nous paraissent significatifs, au risque de réduire considérablement la diversité des motifs mis en valeur par les auteurs de ce travail collectif.

Hétérogénéité du concept

Les peuples européens se sont saisis du concept de Méditerranée selon leur histoire propre et les nécessités du moment. Chacun instrumentalise à sa façon l'héritage et l'imaginaire méditerranéen. Même si Fernand Braudel est souvent invoqué pour défendre l'idée d'une unité de la Méditerranée, il est aussi très nuancé et insiste sur sa diversité : « Qu'est-ce que la Méditerranée ? Mille choses à la fois, non pas un paysage, mais d'innombrables paysages, non pas une mer, mais une succession de mers, non pas une civilisation, mais des civilisations entassées les unes sur les autres » (Braudel, 1977, p. 8).

Le thème de la *Mare Nostrum* a été naturellement exploité par l'Italie fasciste qui s'appuyait sur le mythe romain pour se structurer. Du terme Duce, du latin

dux, aux emblèmes des faisceaux des licteurs, en passant par le calendrier fasciste, l'identification avec l'Empire romain fut une rhétorique constante de l'Italie fasciste. Après la conquête de l'Éthiopie, Rome devint naturellement capitale de l'« empire ». Cette mise en scène fut aussi une façon de contester aux autres puissances, et notamment à la France, ses ambitions coloniales autour de la Méditerranée.

Après guerre, par un retournement compréhensible, l'Italie tourna le dos à la Méditerranée qui était, comme référence, marquée par l'emphase mussolinienne. La préoccupation principale dans cette période fut le rattrapage économique et l'ancrage du pays dans la modernité. Cela se traduisit par un changement de regard à 180 degrés. Le Sud de l'Italie, symbole d'une certaine arriération, fut longtemps délaissé pour le Nord, censé marquer l'ancrage à l'Europe. La Méditerranée ne redevint une thématique importante de la politique extérieure italienne que dans le cadre européen, notamment lors du processus de Barcelone.

Cette quête de la modernité est aussi structurante pour l'Espagne, mais avec des motifs plus complexes. Tout d'abord, la représentation espagnole de la Méditerranée est inséparable de la fin de la *reconquista*. L'Espagne s'est construite dans la *reconquista*, dans l'opposition au monde arabe. Dans une certaine mesure, les conflits récents autour de Ceuta et Melilla, mais aussi le vif conflit au sujet de l'île Perejil, montrent que le passé est prêt à ressurgir à tout moment. Ensuite, le franquisme, et notamment sa politique pro-arabe, est venu rééquilibrer les choses au point qu'il est possible d'interpréter la politique arabe de l'Espagne comme le prolongement de la politique franquiste. L'Espagne est à présent un acteur important du partenariat euroméditerranéen et se pose comme un intermédiaire naturel entre les deux rives.

Pour les Allemands, la Méditerranée est inséparable de l'orientalisme allemand, de la philosophie et de la littérature. La Méditerranée allemande est plus abstraite, plus romantique et, en même temps, moins territoriale que pour les autres puissances européennes. Elle s'appuie sur un héritage grec très largement mythifié et idéalisé par la philosophie et la littérature.

Pour les Grecs justement, la Méditerranée en tant que tel ne fait pas grand sens au XIX^e et au XX^e siècle. Ce qui fait plutôt sens, c'est le lieu des conflits avec l'ennemi ottoman contre lequel il a fallu gagner l'indépendance. La mer pertinente est la mer Égée, la mer où vivent les communautés grecques. Les références de la Grèce antique laissent la place aux violents conflits du siècle dans la construction des représentations.

La Méditerranée britannique est plus mondialisée et s'insère dans des enjeux géopolitiques très larges et immédiatement mondiaux. La Méditerranée est l'un des espaces d'opération de la flotte britannique. La zone est vitale pour le contrôle de la route des Indes mais elle n'est qu'un chemin pour y mener. L'Égypte y joue un rôle central, ainsi que plus tardivement la Palestine.

On pourrait sans difficulté multiplier les références et les motifs des représentations de la Méditerranée parmi les peuples du Nord. Au sein d'un même pays, les motifs divergent à une époque donnée et se modifient avec le temps. Ce qui est frappant, c'est cependant l'importance du mythe, son caractère signifiant et la richesse de ses expressions.

Pour les pays de la rive nord, l'hétérogénéité des représentations est la règle, mais c'est aussi le cas pour les pays non européens.

Quelle réalité de la Méditerranée au Sud ?

Pour les pays du Sud également, les représentations sont marquées par les histoires propres à chaque pays. C'est particulièrement marquant pour le Liban. Plus encore que pour les autres pays, il est impossible de définir les traits d'une Méditerranée libanaise. Il faudrait analyser les visions, pas nécessairement contradictoires entre elles, des différentes communautés du pays. Pour certaines d'entre elles, la mer est la porte de sortie qui permet de maintenir une identité face aux ensembles plus monolithiques de l'arrière-pays. La mer maintient le lien des chrétiens avec le reste de la chrétienté. Du Liban, c'est par la mer que l'on s'échappe si on ne peut se réfugier dans les montagnes. Les références à l'antiquité phénicienne sont une évidence, mais seulement pour ceux qui ont défendu le maintien d'un lien avec la France et la constitution d'une entité autonome de la Syrie ou des empires arabes. Didon joue contre Abdallah, roi éphémère d'une Syrie sous mandat français. Mais en dehors de ces références, on peut s'interroger pour savoir si les autres pays se sentent Méditerranéens.

Pour l'héritière de l'Empire ottoman, l'idée d'une Turquie méditerranéenne est plus ou moins vide de sens. La mer symbolise plutôt la défaite et la très longue décadence de l'Empire ottoman. C'est sur sa dimension continentale et sur son caractère ethnique que la Turquie moderne s'est reconstruite. Son identité moderne tourne le dos à la mer Méditerranée.

C'est à peu près la même chose pour l'Égypte. Les trois cercles qui fondent l'Égypte indépendante de Nasser sont, d'après lui, le monde arabe, le monde musulman et l'Afrique. S'il faut chercher des origines historiques dans l'antiquité, à savoir dans les millénaires de la civilisation pharaonique, on est très loin de la Méditerranée. Certes, le grand écrivain Taha Hussein a pu défendre l'idée d'une dimension méditerranéenne dans l'identité égyptienne. Certes, Alexandrie fut une ville cosmopolite ouverte sur l'Occident. Mais Taha Hussein n'a pas fait d'émule et Alexandrie est aujourd'hui une ville presque entièrement arabe.

Les réflexions de l'intellectuel égyptien Mohammed Afifi sont intéressantes à ce titre : « Le méditerranéisme est revenu sous les feux des projecteurs durant les années 1990 en Égypte mais cette fois dans un contexte totalement différent. Pour la première fois dans l'histoire de l'Égypte, l'idée est présentée par une initiative

de l'État et non par certains intellectuels comme c'était le cas auparavant. Cette initiative est probablement due à la nouvelle politique « pragmatique » adoptée par l'État dans le domaine de la politique étrangère. (...) Si l'État a adopté cette initiative, c'est pour tenter de profiter économiquement des pays européens dans le contexte des mutations économiques mondiales. (...) La majorité des partis d'opposition ont refusé « le nouveau retour » de l'idée du méditerranéisme sous la forme du partenariat » (Afifi, Al-Kharrat, 2000, p. 27).

Des réalités sans mot : pourquoi *abiad* ?

Il ne faut pas trop se méprendre sur le caractère soi-disant méditerranéen des pays de la rive sud de la Méditerranée. Il existe un décalage important entre les acteurs de la société civile audibles sur les scènes euroméditerranéennes et la réalité de l'idée méditerranéenne. De nombreuses ONG méditerranéennes vivent beaucoup des financements européens engagés dans le cadre du processus de Barcelone. Si l'orientalisme était hier un métier, on peut aujourd'hui faire carrière dans l'« euroméditerranée ». Parler la langue euro-méditerranéenne peut rapporter gros pour une association sud méditerranéenne, même si son enracinement social ou sa pertinence locale est des plus limitée. L'important est de donner la réplique à l'Union européenne qui croit trouver des interlocuteurs. Il est fascinant, lors de nombreuses rencontres, de voir l'Europe se parler à elle-même avec des catégories (démocratisation, genre, droits de l'homme, liberté individuelle) qui n'ont souvent pas la moindre pertinence pour une large part de la population résidente au sud de la Méditerranée, même si elles peuvent en avoir, évidemment, pour les acteurs des révolutions arabes.

La Méditerranée a si peu de sens dans les représentations des pays de la rive sud qu'il n'existe pas de mot spécifiquement arabe pour désigner cette mer. Dans les textes anciens, le terme récurrent est *Bahr el Shâm*, la mer du Levant ou *Bahr el Rum*, la mer des Chrétiens, des Byzantins en l'occurrence. L'expression actuelle, consacrée par l'usage, est *Bahr el abiad el-mutawassat*, à savoir la « mer blanche du milieu ». Cette expression qui paraît assez énigmatique au premier regard (car pourquoi ajouter un adjectif de couleur ?), s'explique très naturellement si on la met en regard de l'expression turque *akdeniz*, qui exprime aussi la couleur blanche. Elle s'oppose à la mer noire, *karadeniz*.

Ces remarques rappellent que l'expression arabe moderne, n'est autre que la traduction de l'expression turque. Cet emprunt à la langue turque indique qu'il n'y a pas de représentation spécifiquement arabe de la mer méditerranée. Elle est si peu opératoire dans l'imaginaire qu'elle doit emprunter sa désignation à une autre langue.

COMMENT UNE REPRÉSENTATION DEVIENT UN OBSTACLE POUR L'ACTION

L'étude des représentations de la Méditerranée permet de déconstruire la notion et de relativiser grandement sa pertinence. Elle montre en quoi les références peuvent structurer des modes de pensée qui peuvent être plus ou moins pertinents pour définir des actions publiques. C'est un fait que le processus de Barcelone a été un demi-échec et que l'Union pour la Méditerranée risque de rencontrer le même type de difficultés. Nous devons maintenant analyser en quoi, le concept de Méditerranée, tel qu'il est utilisé aujourd'hui, devient un obstacle à une action publique efficiente.

La Méditerranée comme matrice onirique

Les aspects mythiques de la Méditerranée sont récurrents dans les discours enflammés sur la Méditerranée. Jean-François Daguzan rappelle des exemples particulièrement frappants. Ainsi, Dominique de Villepin déclare dans un discours intitulé le « rêve des deux rives » ; « Les deux rives de la Méditerranée ont constamment emprunté, dialogué, échangé l'une avec l'autre, forgeant ainsi notre identité et notre destin. Elles sont comme les deux lèvres d'une même bouche, qui ne parlent que lorsqu'elles sont réunies. La Méditerranée, mer de commerce et d'échanges, où l'huile circule dans des jarres et les étoffes sous les ponts des bateaux, où le guerrier grec débarque sur les côtes de l'Afrique, où les rêves d'Ulysse donnent la parole aux grottes et aux rochers » (Daguzan, 2011).

Ce discours est un vibrant appel à l'union entre les peuples. Mais la citation précédente mêle la poésie, qui ici reprend le thème de la personnification de la Méditerranée, avec des références historiques et mythiques de l'antiquité. Lorsque l'on entre dans le vif du sujet et qu'il s'agit de définir les conditions de ce dialogue, l'écart se fait sentir. L'ancien Premier ministre met comme deuxième condition à ce dialogue « notre attachement à nos valeurs de démocratie et de liberté, qui doit dépasser nos propres frontières ». On retrouve ici un thème central de la politique de voisinage et du processus de Barcelone, mais quel gouvernement, de la Syrie au Maroc en passant par la Tunisie et l'Égypte, partage sérieusement ce point de vue ?

Les péripéties du projet d'Union pour la Méditerranée et les discours qui ont scandé son élaboration traduisent les mêmes réalités. Les éléments clés sont rappelés par Jean-François Daguzan. D'abord, le constat dramatique du risque de « choc des civilisations », ensuite la cause du danger provenant d'une « erreur » d'appréciation, essentiellement du Nord, sur l'importance de la Méditerranée. Ensuite, vient la nécessité de construire un lien entre les deux rives qui se justifie d'autant mieux que la Méditerranée est la source de la civilisation.

On retrouve en condensé tous les éléments discursifs des modes de représentations de la Méditerranée tels que le Nord les a développés. Comme nous l'avons indiqué précédemment, il existe une étonnante continuité entre les visions saint-simoniennes et les justifications de l'Union pour la Méditerranée.

Mais ces éléments ont-ils un sens pour le Sud ? À part, dans les mouvements fondamentalistes qui affirment une opposition radicale à l'Occident, le thème du « choc des civilisations » n'est guère repris. Le rêve d'une partie de la jeunesse au sud de la Méditerranée, notamment en Algérie, n'est pas de fuir l'Occident mais plutôt d'y trouver une place, parfois au prix de risques terrifiants. Le modèle de consommation occidental demeure certainement le moteur de transformation sociale le plus puissant au sud. L'islam s'accommode d'ailleurs très bien de la diffusion de ce modèle (Haenni, 2005, p. 23). Cela ne signifie pas d'ailleurs qu'une défiance vis-à-vis des politiques européennes s'affirme de plus en plus. La Syrie a par exemple renoncé à la signature d'un accord d'association avec l'Union européenne.

Quand à l'évocation de la Méditerranée comme source de civilisation, nous avons déjà montré son absence quasi-totale de pertinence au sud. La matrice civilisationnelle dans laquelle les peuples arabes peuvent se reconnaître est entre autre celle qui leur a donné la langue arabe et l'islam. On peut placer La Mecque et Médine en Méditerranée, mais c'est un fait que la majorité des mihrabs des mosquées méditerranéennes tournent le dos à la Méditerranée. Une union avec le sud de la Méditerranée supposerait d'abord la reconnaissance et le respect des spécificités des partenaires plutôt qu'une négation de leur héritage civilisationnel. Les éléments de base des discours sur la Méditerranée, comme celui de Dominique de Villepin ou ceux de Nicolas Sarkozy, peuvent certes trouver une pertinence auprès des élites du monde arabe car elles sont pour la plupart déjà très occidentalisées, ou pour les ONG euroméditerranéennes, mais ils n'ont guère de sens pour l'essentiel de la population du sud de la Méditerranée.

Par ailleurs, la représentation mythique de l'Union pour la Méditerranée a été d'une piètre efficacité politique pour la France. Cette représentation s'est d'abord heurtée à l'une des oppositions les plus franches entre la France et l'Allemagne, au point d'entamer très sérieusement la dynamique de l'Union européenne.

Sans pouvoir revenir en détail sur un sujet que nous avons traité longuement par ailleurs (Moisseron, 2008), il faut savoir qu'entre le projet d'Union méditerranéenne qui était le projet initial du candidat Sarkozy et l'Union pour la Méditerranée, il existait une différence de taille. Le premier projet était marqué par une défiance vis-à-vis de l'Union européenne et était souverainiste. Le second réintérait le giron du processus de Barcelone et avait une logique bureaucratique. Le plus étonnant fut d'abord l'abandon du premier projet alors qu'en apparence la France et le nouveau président avaient la capacité de l'imposer. Pourquoi ne pas avoir construit, pour la Méditerranée, une structure similaire

au Conseil des États de la mer Baltique, où l'Allemagne assure son leadership ? Tout se passe, dans le passage du premier projet d'Union méditerranéenne au second, celui de l'Union pour la Méditerranée, comme si la France avait « cédé sur tout ». Cela ne peut s'expliquer que par la forte opposition que le projet français a suscitée et qui avait été manifestement sous-estimée. Cela illustre aussi le fait que la représentation française, très saint-simonienne, n'est pas partagée par l'Allemagne. Ajoutons que la France n'avait pas les moyens financiers de sa politique et qu'elle comptait, entre autres, sur les fonds communautaires. Cet exemple montre que la force du mythe peut conduire à une erreur d'appréciation des réalités géopolitiques concrètes ou encore à la mise en place de catégories discursives qui n'ont guère de sens pour les partenaires concernés.

La Méditerranée comme négation de l'autre

Mais un autre élément doit aussi être souligné. À notre sens, le plus grave défaut de l'utilisation intensive de la Méditerranée comme catégorie analytique provient du fait qu'elle nie les référents essentiels des peuples du Sud de la Méditerranée. Les défenseurs d'une « civilisation méditerranéenne » ou d'une « culture méditerranéenne » restent en général silencieux sur la place que l'islam pourrait prendre dans cette « civilisation » commune. Il est d'ailleurs intéressant de voir que les anthropologues, qui ont défendu l'idée d'une spécificité méditerranéenne, notamment en matière de structure de la parenté, se sont surtout intéressés aux Berbères ou aux logiques sociales, tribales en l'occurrence, dont les structures de la parenté s'intègrent dans les logiques d'alliances. Or l'islam, dans son corps de doctrine et dans son histoire, s'est précisément construit contre le fait tribal et en altère les dynamiques (Ahmed, Hart, 1984, p. 24).

La référence à la Méditerranée nie deux dimensions qui alimentent les dynamiques culturelles au sud de la Méditerranée. Si la question de la dimension judéo-chrétienne ne pose *a priori* pas de problèmes dans la caractérisation d'une « civilisation » européenne, il n'en est pas de même de l'islam pour la partie sud. Il n'en est pas de même pour l'appartenance à un espace linguistique commun dominé par la langue arabe. Ces deux dimensions, même si elles ne sont pas les seules à prendre en compte, semblent se dissoudre dans la Méditerranée.

Au-delà de la question religieuse, les peuples sud méditerranéens, comme tous les peuples d'ailleurs, vivent des dynamiques sociales complexes sur les plans identitaires, économiques, idéologiques. La mondialisation conduit à des évolutions rapides et à la nécessité de gérer des problèmes importants qui se sont très largement posés pour l'Europe mais peut-être dans une temporalité plus courte : transition démographique, exode rural, montée de l'éducation, diffusion de l'information et, plus récemment, aspiration à la démocratie, etc... Tout projet d'union devrait d'abord s'intéresser à ces dynamiques sociales concrètes, souvent étudiées par les sciences sociales, plutôt que faire reposer des

politiques publiques sur la lecture de l'Odyssée d'Homère, sur les méditations de Goethe découvrant Hafiz, sur la récitation des Orientales, bref, sur le rêve.

Une représentation qui brouille la vue

Dernier point, comme l'a très bien souligné Jean-Robert Henry (2008, 2009 ; Groc, Henry, 2001) dans plusieurs articles, la référence mythique à la Méditerranée empêche la prise en compte des dynamiques euroméditerranéennes « du bas ». Loin des discours, des réussites ou de l'échec du processus de Barcelone, la Méditerranée se construit aussi par un réseau très dense de relations et d'échanges. Les ONG euroméditerranéennes utilisent à leur profit le langage de l'euromed, mais c'est le plus souvent pour développer des actions bien concrètes dans des domaines divers qui, par leur intensité, leur nombre, dessinent des réseaux humains multipliant les interfaces. Citons les échanges d'étudiants et la coopération scientifique entre les deux rives qui créent de la proximité même si ces échanges pourraient être beaucoup plus dynamiques. La migration est un fait historique qui s'intensifiera dans les années à venir. L'immigration, un puissant motif de rapprochement, mais qui peut aussi provoquer des tensions et de l'incompréhension. Une ville comme Marseille est à présent bien plus cosmopolite que ne l'est aujourd'hui Alexandrie.

Citons des phénomènes peu étudiés comme les stratégies de bi-nationalité qui permettent de contourner les obstacles à la circulation, y compris entre les pays de la rive sud. Ajoutons les stratégies matrimoniales et le nombre très significatif de mariages mixtes. La coopération décentralisée entre les régions permet des échanges de proximité et le développement de savoirs et de pratiques communes. Le tourisme est une donnée sociale importante, même s'il ne contribue pas nécessairement à une meilleure connaissance de l'autre.

Paradoxalement, tous ces aspects participent d'un creuset social par le bas. Ils ressortent de dynamiques socio-économiques bien plus pacifiées que ce que peut suggérer le « choc des civilisations ». Ils traduisent des réalités concrètes, parfois micro-sociales, mais qui marquent profondément les sociétés du Nord.

Les dynamiques sont ici complexes, riches et profondes. Pourtant, peut-on qualifier de « méditerranéennes » les dynamiques que nous venons d'évoquer ? Ce n'est pas au nom de la Méditerranée que l'on procède à des mariages mixtes, ni que l'on conserve deux passeports ou que l'on décide d'émigrer, que l'on va étudier à Paris. La dimension mythique méditerranéenne ne joue aucun rôle dans tout cela. Mais sur la base de ces réalités sociales, il serait possible de construire des actions publiques qui abordent de front les problèmes que cela pose, et notamment la question essentielle de la circulation des hommes. Car ce n'est pas le dernier des paradoxes que de vouloir construire une unité entre les hommes en limitant leur circulation du Sud vers le Nord, alors même que tout le reste, capitaux, marchandises, informations, peut circuler.

CONCLUSION

Cet article a pour but de montrer en quoi les représentations de la Méditerranée telles qu'elles se sont développées au nord conditionnent les politiques publiques de l'Union européenne en direction des pays de la rive sud. Nous avons indiqué que la « Méditerranée » comme concept et représentation y joue un rôle central alors même que d'autres référents, comme celui du « monde arabe », pourraient aussi être mobilisés.

La thèse que nous avons défendue est que le choix de la « Méditerranée » comme jeux de représentations est en partie, mais seulement en partie, à l'origine des difficultés du processus de Barcelone. Ce qui semble intéressant est précisément de voir comment une représentation peut devenir un obstacle pour agir efficacement sur le monde. La rhétorique des discours sur la Méditerranée manque singulièrement de sens pour la rive sud. La Méditerranée n'est pas mobilisatrice pour le Sud car il s'agit d'une construction du Nord qui s'articule avec son histoire coloniale. Si elle trouve un écho au sud, c'est principalement en raison des avantages que les pays du Sud de la Méditerranée peuvent y trouver. Affirmer une politique méditerranéenne, être inséré dans le partenariat euro-méditerranéen permet de bénéficier de fonds budgétaires et des financements européens. De nombreuses ONG trouvent ainsi des moyens d'action.

Loin de ces considérations, les échanges entre les deux rives sont bien réels et conduisent à la construction d'un creuset commun qui s'appuie sur des échanges multiples entre les hommes. Ces réseaux expriment une mondialisation par le bas et tissent des liens solides et durables. Il est donc possible de redonner toute sa force à un processus de construction régionale qui reste en difficulté, en se reposant sur ces dynamiques sociétales plutôt que sur de grands mythes fondateurs.

En conclusion, nous devrions écouter le message de Federico Garcia Lorca tiré de l'extrait que nous avons placé en exergue de cette étude. Dans *Así que pasen cinco años*, le Jeune Homme a attendu cinq ans le retour de sa fiancée. Mais elle ne se sent plus exister dans la représentation mythique qu'il a progressivement construite autour d'elle. Il a rêvé d'elle et en particulier de ses nattes. Mais elle ne veut pas être l'objet d'un rêve. Elle a coupé ses nattes. Elle ne veut pas rêver. Parce qu'il a trop rêvé des choses non essentielles, le mariage ne se fera pas avec lui mais avec un autre, qui ne rêve pas. Dans le monde réel, on n'aura pas de peine à trouver une grande puissance émergente, la Chine, qui prend peu à peu ses marques en Méditerranée et qui ne rêve pas.

BIBLIOGRAPHIE

- Afifi M., Al-Kharrat E., 2000, *La Méditerranée égyptienne*, Paris, Maisonneuve et Larose.
- Ahmed A. S., Hart D. M., 1984, *Islam in Tribal Societies: from the Atlas to the Indus*, Oxford, Routledge/Thoemms Press.
- Arrault J.-B., 2006, « À propos du concept de Méditerranée : l'expérience géographique du monde et mondialisation », *Cybergeos*, n° 332, janvier.
- Braudel F. (dir.), 1977, *La Méditerranée, L'espace et les hommes*, Paris, Arts et métiers graphiques.
- Carpentier J., Lebrun F., 1998, *Histoire de la Méditerranée*, Paris, Le Seuil.
- Cauvin-Vernier C., 2007, *Au désert. Une anthropologie du tourisme dans le sud marocain*, Paris, L'Harmattan.
- Chevalier M., 2006, *Système de la Méditerranée*, Paris, Mille et une nuits.
- Bourguet M.-N., Lepetit B., Nordman D., Sinarelis M. (dir.), 1998, *L'invention scientifique de la Méditerranée. Égypte, Morée, Algérie*, Paris, éditions de l'EHESS.
- Daguzan J.-F., 2009, « France's Mediterranean Policy: Between Myths and Strategy », *Journal of Contemporary European Studies*, vol. 17, n° 3, décembre, pp. 387-400.
- Deprest F., 2002, « L'invention géographique de la Méditerranée : éléments de réflexion », *L'espace géographique*, n° 1, pp. 73-92.
- Desmarest N., 1811, *Géographie physique*, Paris.
- Drouin J.-M., 1998, « Bory de Saint-Vincent et la géographie botanique » in Bourguet M.-N., Lepetit B., Nordman D., Sinarelis M. (dir.), *L'invention scientifique de la Méditerranée. Égypte, Morée, Algérie*, Paris, éditions de l'EHESS, pp. 139-158.
- Fabre T., Ilbert R., 2000, *Les représentations de la Méditerranée*, Paris, Maisonneuve & Larose.
- Groc G., Henry J.-R. (dir.), 2001, *Politiques méditerranéennes : entre logiques étatiques et espace civil. Une réflexion franco-allemande*, Paris/Aix-en-Provence, Karthala/IREMAM.
- Haenni P., 2005, *L'islam de marché : l'autre révolution conservatrice*, Paris, Le Seuil.
- Henry J.-R., 2009, « Le retour de la dimension humaine », *Questions internationales*, n° 36, mars-avril, pp. 54-62.
- Henry J.-R., 2008, « Usages du mythe méditerranéen dans les relations internationales contemporaines » in *Mélanges en l'honneur du Doyen Yadh Ben Achour*, Tunis, Centre de publication universitaire, pp. 1359-1374.
- Lacoste Y., 2006, *Géopolitique de la Méditerranée*, Paris, Armand Colin.
- Malte-Brun K., Malte-Brun V. A., 1854, *Géographie complète et universelle ou description de toutes les parties du monde*, Paris, Penaud frères.
- Moisseron J.-Y., 2008, « Du processus de Barcelone à l'Union pour la Méditerranée : une gouvernance introuvable », *Géostratégiques*, n° 21, novembre.
- Rabelais F., 1534, *Gargantua*, Paris, éditions R. Calder et M. A. Screech.
- Reclus É., 1885, *Nouvelle géographie universelle : la terre et les hommes*, Paris, Hachette et compagnie.
- Saïd E. W., 1980, *L'orientalisme : l'Orient créé par l'Occident*, Paris, Le Seuil.
- Valéry P., 1951, *Regards sur le monde actuel*, Paris, Gallimard, 1951.